

I Revues générales

Dis-moi ce que tu ne manges pas ou du carême au véganisme

RÉSUMÉ : Les pratiques ascétiques sont au cœur des processus d'identification et illustrent les processus psychiques qui nous permettent de nous nourrir, car manger suppose d'incorporer mais aussi de digérer et d'assimiler. La viande est l'aliment le plus encadré de toutes les cultures en raison de la peur d'introduire en soi la mort ou le tempérament de l'animal, mais aussi de la compassion psychologique ou philosophique vis-à-vis des animaux et du sentiment de culpabilité quant à la mise à mort de l'animal.



A. BURTSCHER
Pédiatre, MUNSTER.

Les repas et la cuisine en général sont un langage à travers lequel la société s'exprime. Or, de même que chaque langue ne retient que quelques sons parmi ceux que l'humain peut produire pour constituer son système phonétique, n'importe qui ne mange pas n'importe quoi avec n'importe qui, sans quoi, comme nous le signifie Sénèque citant Épicure, *“la vie est une distribution de viande de lion et de loup”* : *Ante circumspiciendum est cum quibus edas et bibas quam quid edas et bibas ; nam sine amico visceratio leonis ac lupi vita est* (“Regarde d’abord avec qui tu manges et tu bois, avant de regarder ce que tu manges et tu bois ; car sans ami, la vie est une distribution de viande de lion et de loup”).

La privation alimentaire peut être involontaire en cas de famine, imposée par des interdits ou encore volontaire et on parle d’ascèse. Nous sommes de plus en plus confrontés à ces privations alimentaires volontaires, qu’il s’agisse des enfants ou de leurs parents.

L'aliment le plus encadré dans toutes les cultures est la viande et c'est l'exemple de la consommation de viande que nous prendrons pour éclairer notre rapport à la nourriture, les pratiques et les comportements suscités par le fait de nourrir ou

de se nourrir, qui dépassent de manière irréductible la seule dimension du biologique ou du nutritionnel. Le sujet est particulièrement d'actualité depuis 2019, lorsque 500 personnalités ont appelé à un “lundi vert” sans viande ni poisson. L'opération soutenue par plusieurs ONG comme Greenpeace ou Sea Shepherd avait pour ambition de *“sensibiliser à la nécessité de modifier son comportement alimentaire pour protéger l'environnement, la santé et l'éthique animale”*. Aux élections européennes de 2019, le Parti animaliste a créé la surprise des “petites listes” avec plus de 2 % des suffrages en France. À partir du 1^{er} novembre 2019, la loi Egalim a introduit l'obligation de proposer un menu végétarien hebdomadaire dans l'ensemble de la restauration scolaire, ce qu'a confirmé la loi Climat et Résilience votée en août 2021.

Manger suppose d'incorporer : le paradigme de la viande

Les pratiques ascétiques sont au cœur des processus d'identification et ont tendance, dans notre monde occidental qui doute, à se radicaliser en assignation, en assimilant par exemple omnivorisme à carnivorisme ou végétarisme à granivorisme ou encore véganisme à anti-spécisme. Elles illustrent les processus

psychiques qui nous permettent de nous nourrir, parce que se nourrir, c'est laisser franchir, par les aliments, les limites du corps : un acte qui à la fois expose, met en danger et procure du plaisir, d'où la nécessité de pactes entre l'individu et la société, d'alliances relationnelles et de partages au cours des repas.

C'est ainsi que l'homme est attiré par la viande, physiologiquement par son excellent profil nutritionnel et surtout par son goût – il suffit de voir à quel point les jeunes enfants aiment la viande et combien les gourmets ne conçoivent pas de repas sans viande –, mais aussi socialement par son prestige, car la viande a longtemps été l'aliment de la noblesse, en particulier le grand gibier, signe que les nobles se nourrissent d'animaux libres, privilège étendu par le bon roi Henri IV au peuple avec la poule au pot. La viande est ensuite devenue l'aliment qui confère la force au travailleur et c'est actuellement un aliment de distinction sociale, plus rare et plus cher que les végétaux.

Remarquons que le gaspillage est consubstantiel au prestige et rappelons que viande vient de *vivenda*, gérondif neutre pluriel de *vivere*, vivre, donc elle est étymologiquement “ce qui sert à la vie”. Cela explique aussi que la viande est symboliquement liée au sang, ce qui en fait un aliment viril, source de vitalité et d'énergie, destiné aux actifs, en particulier la viande rouge et saignante. La dichotomie viande rouge/viande blanche renvoie à la représentation du besoin en énergie et aux rôles des sexes.

Pourtant, les réticences à la consommation de viande sont multiples :

>>> D'abord et fondamentalement psychologiques avec :

- d'une part, la peur en mangeant du cadavre d'introduire la mort en soi – nous reparlerons des viandes suffoquées –, d'affaiblir son propre corps, de devoir se représenter sa propre mort. C'est ainsi que, dans la plupart des cultures, on préfère manger des herbivores plutôt que

des carnivores et surtout pas de charognards qui pourraient avoir mangé de la chair malsaine ou même humaine ;

- d'autre part, la peur de transmettre à l'homme les humeurs, le tempérament de l'animal, car les animaux sont soumis à leurs instincts et incapables de transcender leurs actes. Il y a donc un risque de contamination morale, de devenir bestial.

>>> Ensuite, ces réticences sont liées à la compassion vis-à-vis des animaux et au sentiment de culpabilité quant à la mise à mort de l'animal. La compassion est elle-même d'ordre psychologique, liée à l'attachement que l'on peut avoir pour les animaux, par exemple le cheval ou le lapin, de moins en moins consommés, ou d'ordre philosophique, c'est l'antispécisme, le spécisme étant défini comme “l'idéologie qui justifie et impose l'exploitation et l'utilisation des animaux par les humains de manières qui seraient heureusement considérées comme inacceptables si les victimes étaient humaines”.

Les anthropologues nous enseignent que c'est la configuration culturelle qui détermine la construction sociale des aliments. On peut ainsi distinguer **deux schèmes de l'incorporation**, le premier marqué par le risque de contamination et le second par une position dominante du mangeur qui s'assimile à ce qu'il mange sans que son identité ne soit remise en cause. Émerge donc une typologie d'organisation cognitive des relations entre les humains et les vivants non humains en quatre attitudes :

- l'animisme qui considère que tous les êtres, humains, animaux ou inanimés, sont des sujets doués d'intentionnalité et d'intériorité comme celles des humains, les différences étant marquées par les corporéités ;

- le totémisme qui postule une continuité d'identité, qui estime que les humains partagent un ensemble de qualités avec un animal autour duquel ils s'individualisent ;

- l'analogisme qui organise les êtres en des “collectifs mondes”, ensembles sym-

boliques qui englobent de façon harmonieuse les éléments du vivant considérés comme séparés ;

- enfin le naturalisme, position inventée par l'Occident moderne, qui résulte du processus d'objectivation de la nature et rattache les humains aux non-humains par leur corporalité et les distingue par leurs capacités culturelles.

La confrontation de ces modes d'organisation du monde engendre évidemment des malentendus, aussi bien théoriques que politiques.

>>> Plus récente est la préoccupation démographique et écologique, puisque les élevages extensifs sont accusés d'être polluants, de majorer l'effet de serre et de procurer un mauvais rendement, étant donné qu'il faut plusieurs kilos de protéines végétales pour produire un kilo de protéines animales au prix d'une déforestation intensive, sans compter la consommation d'eau. La pêche industrielle est une catastrophe pour la biodiversité.

>>> enfin, la viande transformée a été classée comme cancérigène pour l'homme.

La gestion de ces réticences a fait appel à plusieurs procédés :

- d'abord l'euphémisation : on parle d'abattage des animaux comme pour les arbres, alors que les végétariens parlent de “meurtre alimentaire”. De même, on mange du gigot et non de la cuisse, du bifteck, de l'escalope, de la macreuse, voire de la poire ou de l'araignée, de la souris ou encore du ris de veau et pas du thymus ;

- ensuite, la mise à mort sous l'égide du sacré en particulier dans le judaïsme et l'islam ;

- la séparation des aliments en purs et impurs : kasher et teref pour les juifs (définie par la cacherout, qui autorise la viande des seuls ruminants aux ongles fendus), halal et haram pour les musulmans avec interdiction de la charogne, du sang répandu et de la viande de porc,

I Revues générales

shuddha et ashuddha pour les hindous avec interdiction de dix sortes de viande aux moines et nonnes bouddhistes du Petit Véhicule. Ailleurs, c'est une simple règle de tempérance comme dans le protestantisme, qui a conduit certains pasteurs américains dès le XIX^e siècle à embrasser les théories vitalistes de l'époque et à considérer que manger de la viande, boire de l'alcool ou épicer les aliments pourrait exciter le système nerveux ;

– enfin, la mise à distance, à la fois des abattoirs et des bouchers qui ont quitté les villes, des animaux d'élevage qui deviennent purs produits de consommation et des pièces de viande qui deviennent méconnaissables car présentées hachées ou panées.

Voilà pour l'état des lieux. Comment en sommes-nous arrivés là ?

La sémantique de notre alimentation

Un petit survol historique va essayer d'éclairer ce condensé de notre relation à l'alimentation. Commençons par décrypter les mots que nous utilisons :

>>> Alimentation appartient au champ sémantique de -al, élever, qui renvoie à la nourriture, *alere*, nourrir, *alimentum*, l'aliment, à celui qui est nourri, *alumnus*, le nourrisson, à celui qui est en train de grandir, *adulescens*, à celui qui a fini de grandir, *adultus*, à sa progéniture, *proles* (d'où prolifique, prolétaire), *suboles*.

>>> Manger renvoie à des aliments solides, et la racine indoeuropéenne -dont, la dent, est sans doute un participe présent de -ed, -d-, manger : *edere* ou *esse* en latin, *eat* en anglais, *essen* en allemand. Le mot français "manger" vient du latin *manducare*, formé à partir de *manducus*, le bâfreur, une sorte d'ogre dans une comédie de Plaute, inspirée des atellanes osques, mot issu de *mandere*, mâcher pour les animaux et gloutonner pour les humains.

La terminologie de nos repas renvoie au jeûne : le **déjeuner**, ancêtre de notre petit déjeuner, est historiquement le premier repas de la journée, comme l'indique son origine latine *disjejunare*, "sortir du jeûne", qui a aussi donné dîner. Il prend la place du dîner en milieu de journée sous le Second Empire, laissant la sienne au petit déjeuner par opposition à second déjeuner ou déjeuner à la fourchette. Le **dîner**, longtemps le repas du milieu de la journée, a vu ses horaires devenir de plus en plus tardifs jusqu'à prendre la place du souper. La **dînette** est un petit dîner et une **midinette**, à la fin du XIX^e siècle, est une femme qui fait dînette à midi.

>>> Manger renvoie aussi à être : l'alimentation traduit donc la culture. Ainsi, on mange ce que l'on est. Brillat-Savarin en est la figure emblématique.

Anthropophagie et cannibalisme : la consommation de chair humaine est un élément fondateur de l'altérité

La bouche pour dévorer, pour se nourrir, pour découvrir, pour parler, crier, chanter, faire des baisers met en relation avec l'autre et le monde, elle soutient la question identitaire car c'est sur le modèle de l'ingestion des aliments que les premières identifications apparaissent, le nourrisson incorporant sa mère avec son lait, transformant le non-moi en moi. Cette oralité primaire se retrouve dans l'anthropophagie, qui renvoie toujours à l'incorporation d'un symbole, d'un sujet inséré dans une chair, et dans le cannibalisme, qui renvoie à la consommation animale et aux croyances qui l'entourent.

C'est ainsi que nos lointains ancêtres nomades hésitaient à tuer leurs ennemis mais ne répugnaient pas à manger leurs amis. En ces temps de l'endocannibalisme, les rites socio-funéraires étaient rigoureusement observés et les pratiques culinaires hautement sophistiquées. On donnait du cœur aux hommes, de la cer-

velle aux enfants et un peu de phallus aux dames, ce qui permettait à chacun de préserver le meilleur du cher disparu dans son devoir de mémoire. Cette trans-incorporation était un double défi à la mort, à la fois contre l'oubli et contre les pouvoirs maléfiques du défunt, qui s'inscrit à jamais dans le corps de ses compagnons.

Arrive enfin le grand jour de la Cène Primitive, le jour où, nous dit Sigmund Freud en 1913, la fratrie coalisée, excédée des abus de pouvoir du patriarche, mit fin au plénipotentat patriarcal en tuant et mangeant ce père en un repas totémique et en transformant le Tabou en Totem, et fonda la loi moderne. C'est de ce jour que daterait, selon Claude Lévi-Strauss, le double interdit de l'inceste et du cannibalisme, cet "inceste alimentaire". Mais là où ils espéraient en finir avec ce père archaïque, les fils vont perpétuer le père précisément en le consommant et "le réarticuler dans un corps social, sous la forme d'une communauté d'appartenance". Lacan va montrer la prééminence du symbolique avec la métaphore paternelle, c'est-à-dire le nom du père, lié à la mise en place du signifiant phallique.

La nature humaine pour les Grecs n'est ni animale ni divine

Ainsi, la consommation de chair humaine est un élément fondateur de l'altérité, un discriminant absolu entre humanité et inhumanité dans l'imaginaire des sociétés européennes, comme l'attestent nos mythologies occidentales.

L'Odyssée le narre à merveille mettant sur le chemin d'Ulysse et de ses compagnons les Lestrygons, géants anthropophages qui dévoraient les étrangers, puis les Cyclopes (tel Polyphème) qui forment une véritable confrérie mythique et constituent un renversement possible de l'ordre établi en transformant les humains en nourriture. Suivent les

I Revues générales

mouvements d'Ulysse pour échapper à Charybde, la bouche primitive, sans se faire happer par Scylla. Le corps de l'homme devient encore nourriture lorsque Circé, dont le nom en grec signifie "oiseau de proie", transforme les compagnons d'Ulysse en porcs.

De nombreux récits grecs intègrent l'anthropophagie, dite alors allélophagie, dans la gestion des conflits : on mange rarement l'autre par plaisir – sauf Tydée mangeant la cervelle de Mélanippos ou Camblès, roi de Lydie, si avide de nourriture qu'il dévora sa propre femme – mais on le fait par vengeance ou par provocation. Ainsi, Lycaon donne en repas à Zeus les membres de son fils Arcas que celui-ci aurait eu avec Callisto ; Atérée tua les trois fils de Thyeste et les fit servir à leur père durant un banquet ; Harpalycé, fille de Clyménos, roi incestueux d'Arcadie, fit manger à son père, par vengeance, ses trois jeunes frères (dont un devait être aussi son propre fils) ; Procné, habillée en bacchante sur ce tableau de Rubens, donna en repas leur fils Itys à manger à son mari Térée pour se venger de l'inconduite et de la cruauté dont il usa à l'encontre de sa sœur Philomèle. Citons encore l'exposition, relatée par Hérodote, de Cyrus enfant, futur roi de Perse, qui fut allaité par une chienne et sauvé par un berger. En réalité, et cela vous rappellera la fondation de Rome, il s'agit d'une confusion sur le nom de la femme qui l'allaita, Spaco, ce qui en mède veut dire chien. Son grand-père, le roi Astyage, pour se venger d'Harpagage qui avait fait sauver l'enfant, lui fit manger son propre fils.

Ainsi, dès la formation des sociétés méditerranéennes, l'homme a conscience d'être un animal, donc un mets possible, ce que l'humanisation va interdire, de même que sur l'Olympe Zeus va contrer les divinités primordiales et les Titanides. Selon Hésiode, Chronos, en castrant Ouranos, a permis la séparation du ciel et de la terre. Comme il dévorait ses enfants au fur et à mesure qu'ils naissaient, Rhéa va accoucher secrètement

en Crète, met le petit Zeus à l'abri et fait manger à Cronos une pierre à la place. Zeus, bébé, sera nourri par la chèvre Amalthée et élevé par les nymphes. Les Curètes devaient faire un bruit permanent afin que Cronos n'entendît pas son fils pleurer. Devenu grand, ce dernier lui fait vomir par un *pharmakon* tous les enfants qu'il a dévorés.

Rappelons ici que le dieu des Curètes est le dieu-taureau crétois Zagreus, qui rappelle le taureau amant de la reine Pasiphaé, le Minotaure, qui exige tous les ans la dévoration de sept jeunes gens et de sept jeunes filles d'Athènes. Le partage prométhéen de la nourriture renvoie l'homme à la condition de celui qui doit manger pour vivre à la différence à la fois des dieux auxquels suffisent le nectar et l'ambrosie et des animaux par la cessation de l'allélophagie et la cuisine du sacrifice consacrée par des rites.

De la légitimité de manger de la chair animale dans le monde grec

Les philosophes cyniques se sont érigés contre cet ordre social en renversant au quotidien les tabous alimentaires : alimentation végétarienne hasardeuse, souvent crue, refus du pain, acceptation théorique de l'omophagie. Diogène de Sinope, leur représentant, meurt, selon certaines traditions, d'avoir mangé un poulpe cru. Il refuse également de manger en commun. En refusant de prendre part aux banquets, seul moment où la nourriture humaine rejoint la nourriture divine car les dieux grecs ne mangent jamais seuls, et d'absorber une alimentation carnée ou cuite, il refuse la condition humaine qui se situe entre dieux et bêtes, il refuse les lois de la cité qui incitent à manger la viande cuite d'animaux domestiques, sacrifiés selon les règles qui prévoient la part des dieux et celle que les hommes peuvent obtenir, car il souhaite que l'homme puisse soulager sa faim de la même manière qu'il peut, seul, soulager ses besoins sexuels.

De façon moins extrême, à mesure qu'il se libère des contraintes "naturelles", l'homme se prend à s'interroger sur la légitimité de son intervention sur le souffle du vivant. C'est ainsi que Plutarque au I^{er} siècle dresse dans son *De esu carnium* ("Sur la consommation de viande") un vigoureux réquisitoire contre l'alimentation carnée. Selon lui, les animaux ont une âme et même une raison qui serait plus proche de la nature que celle des humains. Donc, même si on ne croit pas à la métempsychose ou palingénésie, il y aurait deux motifs pour ne pas manger la chair des animaux : le premier concerne le statut d'être vivant dans le monde et la mise à mort qui est contre nature, le second a trait à la nature même de l'âme humaine que la consommation de viande alourdit par un meurtre barbare en vue du seul plaisir de manger.

Au III^e siècle, Porphyre propose une défense argumentée du végétarisme dans son traité *De l'abstinence de la chair des animaux* (*De abstinentia ab esu animalium*) pour réfuter les Stoïciens qui refusent tout devoir de justice envers les animaux. Il insiste sur une expérience spécifique du plaisir de la consommation de la chair animale à la fascination duquel on n'échappe plus une fois qu'on l'a connu. Surtout, dans une optique néoplatonicienne, hommes et animaux sont en déchéance spirituelle : on épargne donc plus une âme perdue qu'un simple animal en s'abstenant de détruire son enveloppe charnelle. C'est aussi et surtout de la dépouille de cette âme dont on s'abstient de se charger comme si elle ne cessait de conserver en elle la trace des maléfices de son destin.

En revanche, péripatéticiens, stoïciens et épicuriens allèguent l'absence de communauté et de société possible entre l'homme et l'animal, car les relations qui s'instaurent entre eux ne sont jamais génératrices de droit ni d'obligations de justice puisqu'elles ignorent la condition fondamentale de tout contrat : la réciprocité et l'engagement mutuel. Pour eux, il n'est pas de vie humaine digne de ce

nom dans l'indigence et la précarité, ce qui est le cas de la vie de cueillette. L'exploitation des animaux et la consommation de leur chair est légitime. Le sage stoïcien mène une vie frugale mais n'est pas végétarien.

Toutes les cultures ont besoin d'exutoires et l'humanisation garde à l'état latent une part de barbarie, qui resurgit en état de transe ou d'ivresse. Elle est symbolisée par Dionysos et la violence dévoratrice à laquelle le dieu pousse les Bacchantes. Sa mise en mots permet la catharsis. Le rituel de la folie dionysiaque impose aux Ménades de se comporter comme cet autre constamment renié par leur culture : la bête. Le cadre où se déroule l'oreï – ou oribasie – est celui où vivent les animaux sauvages (la montagne). L'anti-sacrifice que constituent le sparagmos et l'omophagie (ingestion de viande crue) reproduit point par point le mode d'alimentation des carnivores prédateurs : l'exarque se jette sur la victime comme sur une proie ; les ongles des Bacchantes la déchirent comme font les griffes des carnassiers ; la chair est dévorée crue (au lieu d'être consommée cuite). Chacune de ces actions est accompagnée de cris qui rappellent plutôt le rugissement de la bête que le langage de l'homme. Mais, symétriquement, cet autre qu'est la bête est sommé de renoncer à ses allures "sauvages" pour venir s'intégrer à la communauté dionysiaque. Nous voyons ainsi les Bacchantes de la montagne donner le sein à des chevreuils ou à des louveteaux. À l'occasion des fêtes de Dionysos, ou dionysies, sont jouées à Athènes les tragédies, littéralement les chants du bouc, par des acteurs déguisés en satyres et vêtus de peaux de boucs.

Nous voyons donc que **l'interdit le plus marqué n'est pas celui de l'inceste, mais celui de l'anthropophagie**. C'est ainsi que Christophe Colomb, nourri de ses lectures savantes, est persuadé en arrivant en Amérique que les Indiens Caribes, qui font des festins d'hommes, ne peuvent être que les Cynocéphales de

la Scythie mythique. Le terme "cannibale" provient du mot espagnol *canibal*, altération du mot arawak *cariba* signifiant "hardi, courageux" dont on notera l'homophonie avec *canis*, le chien. Leurs mœurs fondées sur la notion d'égalité et permettant le transfert d'âme suscita l'intérêt des philosophes tels Montaigne, lors de leur visite en France, à Rouen, en 1550 puis en 1562.

Simultanément, des cas d'anthropophagie surviennent en France, causés par les famines des guerres de Religion. La réalité brutale de l'appétit pour la chair humaine provoque le scandale alors même qu'on s'appliquait à le justifier pour les tribus brésiliennes : la peur du mangeur d'hommes rebondit. Le drame du naufrage de la frégate "La Méduse" au large de la Mauritanie en 1816 bouleversa les contemporains, comme nous avons pu l'être en 1973 quand les survivants du vol 571 ont été retrouvés dans la cordillère des Andes.

Des remèdes à base de matières humaines

Malgré l'horreur des Européens pour le cannibalisme, on ne peut passer sous silence que les remèdes à base de matières humaines continuent à être de pratique courante jusqu'au XVIII^e siècle, en particulier ceux à base de sang ou de momies. Nous en arrivons au stade de la subjectivation de la nourriture et du corps. "*L'homme contient dans les matières qui le composent des médecines essentielles, il recèle à son insu le salut de malades qui ne pourraient guérir autrement. Le corps humain [...] est celui de l'espèce, du groupe. [...] D'avoir traversé la mort est pour ces médecines paradoxales le gage d'une mémoire implicite, et presque homéopathique, donnant à l'homme en lutte contre la maladie la meilleure résistance. Le caractère sacré du corps, et le détournement opéré de sa destination rituelle à la terre confèrent à cet usage thérapeutique une puissance accrue.*" (Le Breton)

De nos jours, l'endocannibalisme reste vivant avec l'isothérapie placentaire, globules préparés à partir du placenta de son enfant, en attendant que la placentophagie traverse l'Atlantique.

Alimentation et souillure

L'alimentation est symbolisée avec des principes de pensée magique pour réduire le désordre du monde et ce qui entre dans le corps relève plutôt du sacré, tandis que ce qui en sort appartient au registre de la souillure – sauf les larmes, associées à une symbolique purificatrice. C'est pourquoi ce qui entre et sort du corps doit être soumis à un rituel. La structuration de l'image du corps se fait ainsi autour des axes pur/impur, étranger/familier, hostile/bienveillant, amour/haine et destruction. La grande question est bien celle du déchet alimentaire, élément déterminant du mécanisme de l'incorporation et élément opérateur de la notion de souillure. Lorsque son traitement n'est pas représentable, la force symbolique qu'il contient et ce qu'il est censé évacuer – ce à quoi il faut renoncer – deviennent obsédants, menaçants, tout comme l'est la mort lorsqu'elle est niée. L'adhésion confiante aux critères sociaux du consommable ainsi qu'un sentiment de soi suffisamment stabilisé sont les corollaires incontournables pour manger sereinement.

C'est pourquoi pendant des siècles – nous venons de l'illustrer par les Grecs –, le fait de manger est resté indissociable d'une inscription religieuse ou au moins rituelle, avec des interdits alimentaires et des repas pris en commun, à table, de l'italien *tavola*, avec le double sens du plateau de bois pour s'attabler et de la tablette scolaire. Ceux qui mangent ensemble sont *companiones* en bas latin, de *cum*/avec et de *panis*/le pain, qui a donné compagnon et copain, par dérivation du cas régime et du cas sujet. Ces interdits alimentaires permettent de gérer le meurtre animal pour faire

I Revues générales

écran au cannibalisme et d'instituer des groupes sociaux en construisant des identités culturelles.

■ Les interdits du judaïsme

L'histoire du peuple hébreux en est paradigmatique. Il est fait mention de la nourriture de l'homme dès le premier chapitre du premier livre : *“Voici que je vous ai donné toute herbe émettant semence, qui se trouve sur la surface de toute la terre et tout arbre qui a en lui fruit d'arbre, qui émet semence : ce sera pour votre nourriture”* (Gen., I, 29). Le Paradis est végétarien, le partage des nourritures marquant la différence fondamentale entre l'homme et Dieu. À Dieu les êtres vivants sous forme de sacrifices, aux hommes les nourritures végétales. Après les quarante jours et nuits du Déluge commence une ère nouvelle, une deuxième Création, qui coïncide avec l'apparition d'un nouveau régime alimentaire : *“Tout ce qui remue et qui vit vous servira de nourriture, comme l'herbe verte : je vous ai donné tout cela”* (Gen., IX, 3). C'est Dieu qui donne à Noé le droit de manger des animaux, mais au prix d'une distinction nouvelle : *“Seulement, vous ne mangerez point la chair avec son âme, c'est-à-dire son sang”* (Gen., IX, 4).

Le sang devient le signifiant du principe vital, ce qui permet de maintenir l'écart entre l'homme et Dieu puisqu'en excluant le sang (la part de Dieu), la chair devient profane (et licite). Après cette alliance à toute l'humanité symbolisée par l'arc-en-ciel intervient avec Moïse un troisième régime alimentaire, fondé sur l'interdiction de certains animaux, destiné à un peuple, les Hébreux. Une fois traversée la mer Rouge, il n'est plus question des Israélites, mais d'Israël comme peuple qui se construit en quarante années de traversée du désert. À la différence introduite entre les hommes correspond une différence entre les animaux dont ils peuvent se nourrir : *“C'est moi, Jahvé, votre Dieu, qui vous ai sépa-*

rés des peuples, et ainsi vous séparerez la bête pure de l'impure, l'oiseau impur du pur, et vous ne vous rendrez pas abominables par la bête, par l'oiseau, par tout ce dont fourmille le sol, bref par ce que j'ai séparé de vous comme impur” (Lév., XX, 24).

Ainsi, la nourriture de Moïse remplit-elle la même fonction que la circoncision ou l'institution du sabbat, en mettant en jeu une coupure : la coupure dans le sexe mâle est analogue à un sacrifice qui appelle en retour la bénédiction de Dieu sur l'organe qui assure la transmission de la vie, la coupure dans l'alternance régulière des jours sacrifie un jour à Dieu et rend les six autres profanes et leurs travaux bénis de Dieu. La coupure dans le continuum des animaux créés s'ajoute à la coupure déjà établie, dans tout animal, entre la chair et le sang, et va être doublée, au sein de chaque espèce décrétee pure, par une coupure entre les premiers-nés, sacrifiés à Dieu, et les autres, rendus par-là plus licites. La “pureté” qui sert à qualifier les aliments autorisés permet la valorisation des Origines.

Le système alimentaire des Hébreux, comme la Création du Monde, reposent sur une taxinomie où l'homme, Dieu, les animaux et les végétaux sont strictement définis, les uns relativement aux autres, par une série d'oppositions. La viande n'est plus que celle des herbivores. L'impureté n'est que le désordre et impose de refuser la malformation, l'hybride, le mélange, la synthèse ou le compromis.

■ Le christianisme : Dieu lui-même se donne en nourriture

Le christianisme, pour naître, a dû rompre avec les structures qui isolaient les Hébreux des autres peuples. Une des ruptures décisives porte sur la nourriture avec l'absence d'interdits, car *ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, c'est ce qui souille l'homme* (Matthieu 15,11). L'abolition de la dis-

tinction entre aliments purs et impurs permet d'abolir la distinction entre Juifs et non-juifs et d'accueillir les mixtes, à commencer par un homme-dieu.

“Scandale pour les juifs et folie pour les païens”, c'est Dieu lui-même qui se donne en nourriture. En effet *son Verbe s'est fait chair, le langage de Dieu s'est fait homme, il a dressé sa tente de nomade parmi nous*, dit Jean dans son prologue. Il naît à Bethléem, la maison du pain selon l'étymologie hébraïque, la maison de la viande selon l'étymologie arabe et va même être déposé dans une mangeoire. Dans l'Ancien Testament, sa parole est explicitement déposée dans la bouche des prophètes, comme dans celle d'Ézéchiël, le prophète muet, invité à manger le rouleau du livre qui lui rendra la parole.

Pour les Hébreux, le repas sacré par excellence est le repas pascal qui commémore la libération de l'esclavage en Égypte par le sacrifice d'un agneau. En s'offrant à la place de l'agneau pascal, le Christ désactive le sacrifice. *Celui qui mange* (ronge, croque) *ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est une vraie nourriture, et mon sang est un vrai breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui.* Après lui, il n'y aura plus besoin de verser le sang, ni pour Dieu ni pour les luttes fratricides. Manger son corps au repas eucharistique, c'est “avalier la mort de Dieu” pour devenir dépositaire de sa vie et pouvoir avaler les trahisons et anathèmes mutuels. Comme le dit Paul Claudel, l'Eucharistie commande que *“le prochain vous entre dans la chair”*, alors que le cannibalisme permet au corps de l'autre de pallier l'incomplétude du moi. Dans les deux cas, on communie avec un “être social” global, une communauté universelle.

■ Jeûne et pureté

En abolissant toute différence entre les aliments suivant le modèle chrétien de

l'égalité entre les hommes, la perspective s'est déplacée de l'objet au sujet, de l'aliment à l'homme, de sorte que l'homme se retrouve désormais seul, avec sa conscience et son appétit. Cette situation est si perturbante que les premiers chrétiens se mettent vite à élaborer différentes règles alimentaires, en fonction de leur culture principalement grecque et hellénistique.

Pour les Grecs, le jeûne est un exercice (en grec askesis qui donne ascèse en français) qui permet au corps d'accéder à une dimension supérieure, presque incorporelle, qui n'a pas besoin de nourriture matérielle, surtout de la viande. Le corps humain est ainsi déifié. En se niant, il se transcende.

Dans le christianisme originel des Évangiles, le jeûne est surtout un exercice à accomplir en secret, dans le but de se rapprocher de Dieu, et consiste en une xérophagie. Jésus met en lumière la raison profonde du jeûne en stigmatisant l'attitude des pharisiens qui observaient avec scrupule les prescriptions imposées par la loi alors que leurs cœurs étaient loin de Dieu. Le vrai jeûne consiste plutôt à faire la volonté du Père céleste, lequel *"voit dans le secret et te récompensera"* (Mt 6, 18). La première tradition monastique avec Évangile le Pontique et l'hésychasme (*hesychia*, l'immobilité, le repos, le calme, le silence) s'inspire de ces deux sources pour produire différentes règles ; l'ascèse n'est pas un combat contre le corps mais un élan spirituel de tout l'être dans la liberté de l'âme, un travail de transfiguration du corps tourné vers l'offrande et le don visant à abattre les sens, réduire l'emprise des passions et résister à la concupiscence : la résurrection commence dès ici-bas.

Le jeûne est en outre une pratique récurrente des saints, qui le recommandent. Saint Pierre Chrysologue écrit : *"Le jeûne est l'âme de la prière, la miséricorde est la vie du jeûne. Donc, celui qui prie doit jeûner ; celui qui jeûne doit avoir pitié ; qu'il écoute l'homme qui demande, et*

qui en demandant souhaite être écouté ; il se fait entendre de Dieu, celui qui ne refuse pas d'entendre lorsqu'on le supplie" (Sermon 43).

Au IV^e siècle, le carême s'organise autour de la préparation des catéchumènes au baptême : Eusèbe de Césarée fait un exercice et même un co-exercice des quarante jours préparatoires à Pâques, qui prennent le nom de carême, du latin *quadagesima (dies)* : quarantième (jour) avant Pâques, s'opposant à la Pentecôte, le cinquantième jour après Pâques. Ces quarante jours rappellent les quarante jours pendant lesquels, au début de sa vie publique, Jésus a jeûné dans le désert au milieu des bêtes sauvages, servi par les anges et tenté par le diable... Le carême est ainsi la pratique du jeûne personnel et communautaire, en cultivant aussi

POINTS FORTS

- Manger suppose d'incorporer et cette incorporation soutient la question identitaire, car c'est sur le modèle de l'ingestion des aliments que les premières identifications apparaissent, le nourrisson incorporant sa mère avec son lait, transformant le non-Moi en Moi.
- Laisser franchir par les aliments les limites du corps est un acte qui à la fois expose le corps à être dominé, met en danger et procure du plaisir.
- La structuration de l'image du corps est sous-tendue par la dimension du déchet alimentaire, opérateur de la notion de souillure, qui conduit à penser les aliments comme purs ou impurs, d'où la nécessité de pactes entre l'individu et la société, d'alliances relationnelles et de partages au cours des repas.
- Dès la formation des sociétés méditerranéennes, l'homme a conscience d'être un animal, donc un mets possible, ce que l'humanisation va interdire, et va se poser la question de la légitimité de manger de la chair animale.
- Les interdits alimentaires permettent de gérer le meurtre animal pour faire écran au cannibalisme et d'instituer des groupes sociaux en construisant des identités culturelles.
- L'adhésion confiante aux critères sociaux du consommable ainsi qu'un sentiment de soi suffisamment stabilisé sont les corollaires incontournables pour manger sereinement.

l'écoute de la Parole de Dieu, la prière et l'aumône. Ceci a été, dès le début, une caractéristique de la vie des communautés chrétiennes où se faisaient des collectes spéciales (cf. 2 Cor 8-9 ; Rm 15, 25-27), tandis que les fidèles étaient invités à donner aux pauvres ce qui, grâce au jeûne, avait été mis à part (voir Didascalie Ap., V, 20,18).

Le carême est précédé du Mardi gras, période festive qui marque la fin de la semaine des sept jours gras, autrefois appelés jours charnels, et débutait par le carnaval qui consiste à enlever la viande des repas (du latin médiéval *carne levare*). Les autorités ecclésiastiques prescrivent l'abstinence des produits animaux comme une obligation à portée générale. Le jeûne se pratique durant des jours précisément définis, comme

I Revues générales

le mercredi et le vendredi de chaque semaine, les trois carêmes.

Au Moyen Âge, le carême est vraiment la “trêve de Dieu”. Durant cette période de l’année, on ferme les tribunaux et les théâtres, on arrête les guerres, on s’encourage mutuellement à jeûner jusqu’au coucher du soleil et à participer aux réunions liturgiques. L’abstinence est alors imposée pendant plus d’un tiers de l’année, parfois jusqu’à 160 jours en certains endroits ! Encore maintenant les Coptes suivent un régime végétalien 260 jours de l’année.

Ce calendrier alimentaire, lié au calendrier liturgique, fut un moyen de première importance par lequel le christianisme influa sur les habitudes sociales. Grâce à (ou à cause de) la tradition chrétienne, la gourmandise devint le premier des vices dans la culture occidentale. Elle symbolisait l’attachement au corps, qui est à l’origine des autres vices. Le corps médiéval est ainsi celui de l’abstinence sexuelle, de la privation alimentaire, de la souffrance et du salut de l’âme.

La radicalisation de ce modèle ascétique, signe de déification déjà commencée du corps humain et critère de canonisation, vécu comme la grâce d’une union au Christ, s’appelle l’inédie (du latin *inedia*, jeûne extrême) et consiste à ne plus manger du tout, car “Dieu seul suffit”. Au VI^e siècle, Siméon Stylite le Jeune (521-597), dit le Thaumaturge, stylite dès l’âge de 7 ans, en fut un exemple extrême, lui permettant sur terre de vivre comme les saints du ciel et les anges qui ne peuvent pas être pollués par des aliments à digérer. Plus proche de nous, nourries uniquement du pain eucharistique, citons Catherine de Sienne, Thérèse d’Avila et Marthe Robin.

Un aspect moins connu de ces ascèses concerne les interdits alimentaires, en principe absents de la chrétienté. Évoquons les viandes suffoquées (autre dit provenant d’animaux “étouffés”), parce que l’interdit biblique qui les touchait est l’un des rares à avoir été

explicitement prorogé par l’Église latine. À l’occasion de son apostolat, Pirmin, l’évangéliste de l’Alsace, rappelle l’interdit du Lévitique de manger la chair des animaux retrouvés morts et celui des actes des Apôtres de s’abstenir de la fornication, des viandes suffoquées, du sang et de l’idolâtrie. Ces questions alimentaires ont fait polémique pour le schisme de 1054.

Ultérieurement, le protestantisme s’est élevé contre les interdits ou plutôt les interdictions achetables, la viande n’ayant jamais cessé d’imposer son évidence comme le plus sûr moyen de reconstituer les corps meurtris par les devoirs de dévotion. De nos jours, on redécouvre un enseignement historiquement développé par la tradition chrétienne : le bon goût implique une faculté de comprendre, de juger et d’apprécier et renvoie à la vraie connaissance.

■ De l’ascèse aux bio-ascèses

Ainsi donc la pratique ascétique a pour caractéristiques de déplacer un type de subjectivité vers un autre, qui représente la vraie identité de l’ascète, de développer un ensemble alternatif de liens sociaux avec construction d’un univers symbolique alternatif. Elle est un phénomène social et politique, car même les formes anachorétiques visent une audience. Elle est liée à la volonté, elle en est l’exercice. Mais là où les pratiques ascétiques de l’Antiquité représentaient une résistance culturelle à l’ordre établi, un univers symbolique alternatif qui rehaussait la solidarité du groupe, les pratiques ascétiques chrétiennes un auto-renoncement, une *imitatio Christi* corporelle et spirituelle, une fonction politique d’intercession, nous rencontrons dans les pratiques contemporaines de l’ascèse ou bio-ascèse une volonté d’uniformité, d’abandon du monde, d’adaptation à la norme et de constitution de modes d’existence narcissiques, conformistes et égoïstes, visant la santé et le corps parfait sans dimension spirituelle. Refuser de partager le même

plat que les autres ou que son hôte rompt un équilibre séculaire, fait d’attentions réciproques et de confiance. C’est aussi refuser son inscription familiale et généalogique.

De fait, nous vivons dans une société anorexigène, bien sûr par les modèles de jeunesse éternelle sans surcharge pondérale relayés par les médias, mais aussi par des aliments transformés, grignotés solitairement. La santé publique fait reposer sur le sujet individuel la maîtrise de conduites surdéterminées socialement, dans un contexte où le lien social se délite, véhiculant des mises en garde contre des risques omniprésents et se fondant sur une pédagogie de la correction, de la disciplinarisation des corps. La rançon de l’hyperindividualisme est de créer simultanément un désir d’appartenance : les phénomènes d’effacement des frontières et de mondialisation, le caractère hybride de nos identités sont anxiogènes pour les individus ; la possibilité offerte de s’inventer autrement s’accompagne d’une angoisse qui est apaisée par l’affiliation à un collectif.

La nourriture est enfermée dans ses dimensions fonctionnelles avec déni de ses dimensions sociales et symboliques. Face à des mangeurs de viande capables de détruire la planète dans l’unique but de satisfaire leur appétit coupable se met en place une armée faite de militants aux rapports compliqués au monde, prêts à renoncer aux plaisirs de ce monde pour le bien de la planète, investis d’une mission sacrée, formulant des interdits en tout genre. Que nous réserve la logique financière, quand bientôt l’âme des végétaux, comme dans les sociétés végétalistes, posera des problèmes de conscience insurmontables aux mangeurs ?

■ Nous sommes tous des cannibales

Laissons le mot de la fin à l’anthropologue Claude Lévi-Strauss : “*Nous sommes tous des cannibales. Après*

tout, le moyen le plus simple d'identifier autrui à soi-même, c'est encore de le manger." Le lien à l'autre et la construction de l'identité personnelle s'établissent dans le double mouvement de l'incorporation et du rejet. En effet, *"avaler c'est incorporer mais aussi digérer, assimiler. La foi du cannibale ingère l'autre, le foie du cannibale parvient ou non à se l'assimiler. La pulsion orale, lorsqu'elle est assouvie, trouve une double satisfaction : s'incorporer le danger extérieur pour le neutraliser ; mais*

aussi se trouver fantasmatiquement dans la position de l'ogre ou du nourrisson repu, première figure selon Freud, de toute satisfaction sexuelle."

Emmanuel Lévinas fait de la chair la source de la production de sens et le lieu de l'intériorisation de l'altérité. Dans *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, il écrit : *"Seul un sujet qui mange peut être pour-l'autre ou signifier. La signification – l'un-pour-l'autre – n'a de sens qu'entre êtres de chair et de sang.*

La sensibilité ne peut être vulnérabilité ou exposition à l'autre ou Dire que parce qu'elle est jouissance." Celle-ci est intimement liée à l'altérité dans toutes ses formes. Pour Levinas, "l'autre", représenté par le visage, est le fruit qu'il est interdit de manger.

L'auteur a déclaré ne pas avoir de liens d'intérêts concernant les données publiées dans cet article.